



Annales historiques de la Révolution française

348 | Avril-Juin 2007
Guerre(s), société(s), mémoire

Les soldats allemands dans l'armée napoléonienne d'après leurs autobiographies : micro-républicanisme et décivilisation

Thomas Hippler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9223>
DOI : 10.4000/ahrf.9223
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007
Pagination : 117-130
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Thomas Hippler, « Les soldats allemands dans l'armée napoléonienne d'après leurs autobiographies : micro-républicanisme et décivilisation », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 348 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9223> ; DOI : 10.4000/ahrf.9223

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

Les soldats allemands dans l'armée napoléonienne d'après leurs autobiographies : micro-républicanisme et décivilisation

Thomas Hippler

- 1 La Révolution française et la période napoléonienne sont considérées comme l'époque de consolidation du nationalisme moderne. Les guerres qui hantent l'Europe entre 1792 et 1815 voient s'affronter les plus grandes armées jamais constituées. Corrélativement à ce besoin inédit de soldats, cette période a vu l'invention d'une grande institution qui allait marquer la vie de millions d'hommes pendant près de deux siècles : le service militaire obligatoire. Selon l'idéologie de la conscription, le service des armes est conçu comme un devoir du citoyen envers sa patrie. L'État peut ainsi puiser dans un réservoir d'hommes quasiment intarissable puisque, au moins en théorie, tout individu masculin est soumis au devoir militaire. Parallèlement, ce même État est défini comme « chose commune », *res publica*. Si la conscription a ainsi permis à l'État d'obliger les citoyens à servir comme soldats, elle implique aussi une conception « républicaine » de la patrie : comme soldat, le citoyen « appartient » à l'État, mais corrélativement l'État « appartient » à l'ensemble des citoyens. Le concept opératoire qui a permis de concevoir ce cercle d'implications mutuelles est celui de la « nation ».
- 2 Or on sait que les soldats dans les armées napoléoniennes n'étaient pas tous des nationaux français : il y a jusqu'à un tiers d'« étrangers » parmi les soldats de la Grande Armée en Russie. Ce fait est intéressant parce qu'il cadre difficilement avec l'idéologie de la politique de recrutement depuis la Révolution française qui construit le service militaire comme un devoir éminemment « national ». On peut donc s'attendre à trouver dans les autobiographies des renseignements sur la manière dont ces hommes vivent l'expérience du combat pour une nation non seulement étrangère, mais « ennemie »¹. Comme l'a souligné Jean-Yves Guiomar dans un ouvrage récent, les guerres

révolutionnaires puis impériales sont les premières à être considérées par l'historiographie comme des « guerres totales », et ce malgré le degré de violence considérable des guerres de religion ou de la guerre de Trente Ans². La fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle voient aussi l'émergence de nouvelles formes de sociabilité militaire comme la « discipline librement consentie », ainsi que de nouvelles formes de combat comme la guérilla, à partir de laquelle les théoriciens prussiens de la guerre comme Gneisenau et Clausewitz ont élaboré l'idée de « guerre nationale et populaire » (*Volkskrieg*). L'objet des pages qui suivent vise à fournir une première approche des expériences subjectives liées à ces inventions tactiques et stratégiques³.

- 3 Les soldats allemands dans l'armée française se montrent particulièrement impressionnés par les relations des soldats avec leurs officiers. On retrouve à plusieurs reprises des remarques sur des formes de sociabilité militaire qui semblent faire contraste avec celles en vigueur dans les armées allemandes. L'exemple le plus évident est le degré de violence physique à l'intérieur des unités. D'après le soldat rhénan Karl Schehl « il y avait un bon esprit dans l'armée française de l'époque ; les soldats respectaient et aimaient leurs chefs comme des pères et quant à ces derniers, ils ménageaient leurs hommes autant que possible. Pendant le service, ils étaient très sévères mais en dehors du service ils considéraient leurs subordonnés, pour autant qu'ils se conduisaient convenablement et ne commettaient pas de délits, comme des égaux »⁴. On voit que cette description fait fidèlement écho à la conception d'une discipline librement consentie qui caractérise les armées de la Révolution française. Or il est évident que cette image doit être rapportée aux convictions politiques de l'auteur. Né en 1797 et maltraité par son père et ses instituteurs, Schehl se lie aux soldats français logés dans sa ville natale de Krefeld et, encore adolescent, décide de s'engager dans l'armée. Ainsi, il participe à la campagne de Russie. Au début de l'autobiographie qu'il a rédigée au début des années 1860 et qui a été éditée par son neveu à l'occasion du centenaire de cette campagne, Schehl se décrit lui-même comme « un républicain-né », ajoutant qu'il faisait « jadis même partie du corps effrayant des sans-culottes » et qu'il « doi[t] son existence à la Révolution française »⁵.
- 4 Des appréciations concordantes concernant une sociabilité moins violente dans l'armée française se trouvent toutefois aussi chez des auteurs qui affichent des convictions politiques moins marquées que Schehl. C'est le cas de Johann Konrad Friedrich, fils d'une famille bourgeoise de Francfort et futur officier de la Grande Armée. Quant à ses convictions politiques, il reconnaît avoir été avant son enrôlement « un partisan aveugle du nouvel empereur dans lequel [il] voyai[t] un nouveau César »⁶, mais décrit en même temps un climat de répression politique à Francfort dans lequel il n'était pas possible de formuler le moindre mécontentement ou critique envers la politique française. L'ancienne ville libre de Francfort dut établir une conscription régulière en 1810 mais selon Sauzey, l'historien des *Allemands sous les aigles française*, on ne leva en réalité « que des étrangers et des fils de soldats »⁷. Selon Johann Konrad Friedrich, les recrues étaient souvent des prisonniers de guerre autrichiens, tandis que bon nombre des officiers avaient auparavant servi dans différentes armées allemandes. Quant aux formes de discipline et d'instruction militaires, Friedrich les condamne : « Ce qui était plus grave que le commandement allemand était le fait qu'on introduisit aussi les brutalités allemandes au régiment et ceci suivant le conseil de plusieurs officiers qui avaient été auparavant au service autrichien, prussien ou d'autres États allemands et qui prétendaient que la discipline ne pouvait être assurée que par des coups allemands. [...] Cette procédure avait deux inconvénients essentiels pour le régiment. D'une part on

étouffait ainsi tout sens de l'honneur chez les soldats et d'autre part le régiment fut méprisé par les troupes françaises »⁸. Contrairement aux maltraitances physiques et verbales – et Friedrich insiste sur leur caractère spécifiquement « allemand » – la sociabilité à l'intérieur des unités françaises se caractérise par le libre usage de la « raison » et par une bienveillance généralisée à tous les échelons de la hiérarchie⁹. Friedrich colporte que les officiers allemands étaient sévèrement critiqués par leurs homologues français, « et même italiens », à cause du recours aux coups, et que les disputes qui en résultaient allaient parfois jusqu'à des duels mortels. Pour sa part, il dit avoir réprouvé les violences auprès de ses camarades allemands, tout en les défendant devant les officiers français pour préserver l'honneur de son régiment¹⁰.

- 5 Suivant le cadre conceptuel de l'époque, Friedrich problématise ainsi les disputes sur la violence physique en termes d'« honneur » : selon lui, les coups étouffent le sens de l'honneur du soldat mais en même temps il se sent obligé, pour sauver l'honneur de son régiment, de défendre les coups auprès de ses camarades français. On peut donc détecter chez Friedrich un conflit entre deux conceptions antagonistes de l'honneur. Selon la conception traditionnelle, l'honneur du soldat est intrinsèquement collectif et dépend de l'appartenance à une caste noble en ce qui concerne les officiers, et de l'unité de combat en ce qui concerne les soldats. Le sens de l'honneur, en d'autres termes, est conceptualisé en tant qu'esprit de corps¹¹. Or, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, une autre conception voit le jour selon laquelle c'est l'individu qui doit être le sujet de son propre honneur. Pour cela, il est indispensable d'abolir les châtiments physiques en tant que peines déshonorantes¹². Ainsi, l'une des premières réformes militaires en Prusse après la défaite d'Iéna fut d'interdire les coups de bâton.
- 6 Quant aux témoignages de violences physiques dans les armées françaises de la Révolution et de l'Empire, ils sont effectivement relativement peu nombreux, même si certains officiers s'en vantent¹³. Plus important, la violence de la part des officiers semble avoir été considérée par les soldats comme illégitime¹⁴ tandis que, dans les armées du XVIII^e siècle, les maltraitances faisaient intégralement partie de la socialisation militaire¹⁵. Dans les autobiographies de soldats allemands sous Napoléon, on ne trouve que très peu de témoignages de violence physique envers des subordonnés, qui correspondent à des situations exceptionnelles¹⁶. Plus répandues sont des appréciations comme celle de Jakob Klaus, fils d'un journalier et conscrit de la classe 1807 qui servait en Espagne. En rejoignant son régiment après un séjour à l'hôpital, Klaus éprouve une joie aussi intense que s'il avait « retrouvé père et mère »¹⁷. L'unité militaire, en d'autres termes, est investie d'un amour filial. Il en résulte que les nouvelles formes de sociabilité militaire que la Révolution française a mises à l'ordre du jour continuent effectivement à être perçues comme le reflet d'un changement politique fondamental. Les soldats perçoivent les coups et violences comme corollaire d'un despotisme politique sous-jacent tandis que l'armée française continue de représenter un idéal « républicain ».
- 7 Or, ce « micro-républicanisme » tant apprécié par les soldats est inséparable d'un autre aspect. L'un des facteurs de la supériorité des armées françaises lors des guerres révolutionnaires et napoléoniennes provient de la légèreté de leur appareil logistique. Il s'ensuit une mobilité beaucoup plus grande qui se révèle un avantage tactique considérable¹⁸. Or, cet avantage se paie par la nécessité pour l'armée de vivre des ressources du territoire où elle se trouve. Il semble que ce choix stratégique soit principalement né des difficultés matérielles au début des guerres révolutionnaires¹⁹, néanmoins il apparaît aussitôt qu'il cadre bien avec l'idéologie révolutionnaire selon

laquelle la guerre n'est plus considérée comme la seule affaire du gouvernement mais celle de la nation entière²⁰. Bien que cette stratégie soit condamnée par des observateurs européens comme un retour à une barbarie qu'on avait cru bannie par le développement de l'absolutisme et de ses armées permanentes²¹, elle est en même temps profondément novatrice, puisque la nécessité pour les populations locales d'entretenir matériellement l'armée est contrebalancée par l'implication de la population dans les objectifs même de la guerre²². Dans la mesure où l'armée se bat pour le peuple, celui-ci se doit de lui porter secours. Autrement dit, cette stratégie est inséparablement liée à une révolutionnarisation des populations.

- 8 Selon les observateurs contemporains, la force des armées françaises provient de l'« enthousiasme » héroïque des soldats pour la cause du combat²³. Or il est évident aussi que cette qualité morale des combattants est inséparable de la nouvelle organisation politique en général²⁴. Autrement dit, l'enthousiasme du soldat est intimement lié au fait qu'il est plus qu'un soldat au sens traditionnel du terme : il est une partie active du peuple et c'est pour le peuple et par le peuple qu'il mène son combat. Au début des guerres révolutionnaires en particulier, le « peuple » a une signification plutôt « sociale » que « nationale » : on fait la guerre aux châteaux en espérant trouver des alliés dans les chaumières²⁵. De ce point de vue, la présence militaire française n'est considérée que comme un appui aux forces de la population locale qui aspirent par elles-mêmes à un renversement de la situation politique de leur pays. Cette idée est problématique parce qu'elle suppose réalisé ce qui ne fut pas toujours le cas. La stratégie française repose ainsi sur un pari risqué puisqu'elle ne peut fonctionner que dans la mesure où l'idéologie révolutionnaire est en effet capable de reconfigurer un espace politique et de produire, à l'intérieur des territoires « libérés », une alliance entre les révolutionnaires locaux et les forces françaises. Pour ce faire, l'action révolutionnaire doit accentuer des lignes de fracture déjà existantes dans une société donnée²⁶. Une première conceptualisation de cette fissure en France s'exprime sous forme d'un antagonisme entre noblesse et Tiers état²⁷. Elle est complétée par une seconde qui met l'accent plutôt sur les divisions économiques que statutaires. Ainsi, dans les sources allemandes, Lauckhard, un ancien étudiant devenu *Privatdozent*²⁸, qui s'était enrôlé dans l'armée prussienne avant de désertier et de se joindre à l'armée de la Révolution française, insiste sur le fait que les perdants de la Révolution – il cite les « castes élégantes des citadins » et les « marchands, juifs, usuriers » – n'ont pas une conception juste des avantages que la Révolution a procurés à la collectivité : « Si l'on demande au paysan, à l'artisan qui fabrique des choses nécessaires, en bref à la classe productive et non pas à la classe consommatrice, non pas au courtier, au prêtre, au coiffeur ou à la fille de mode – alors on jugera mieux de la Révolution »²⁹. Il semble que les pouvoirs français aient eu tendance à plaquer une telle grille d'analyse sociologique sur d'autres contextes sans suffisamment prendre en compte les différences régionales. Johann Konrad Friedrich écrit, à propos du royaume de Naples, que les autorités françaises ont « commis la faute impardonnable de ne pas organiser les personnes favorables au nouveau gouvernement dans une sorte de garde civique ou nationale et de les armer ». Selon Friedrich, les forces pro-françaises dans le sud de l'Italie se trouvaient surtout parmi les propriétaires agraires et les « soi-disant patriotes », qui avaient le plus à craindre d'une « éruption de la colère populaire »³⁰. D'après l'analyse très perspicace que Friedrich produit de la situation en Calabre, l'occupation française trouve donc un soutien parmi un groupe social dont elle se méfie trop pour lui permettre de s'armer, tandis que la royauté et le clergé parviennent à se lier au « peuple » et à l'inciter au combat anti-français.

- 9 Dès lors, les bases mêmes de la stratégie française ne sont plus assurées et les forces révolutionnaires et impériales sont, pour ainsi dire, prises à leur propre piège. Contrairement à ce qui se passe à l'époque moderne, les modalités d'occupation pendant la Révolution et l'Empire remettent en cause la structure sociale et économique des territoires³¹. C'est pour cette raison qu'un publiciste allemand comme Wieland a pu écrire en 1794 que la France avait déclaré une « guerre civile mondiale » qui visait un « renversement complet de toutes les constitutions existantes »³². Quant aux militaires allemands, ils considèrent les guerres napoléoniennes comme des « guerres de partisans à grande échelle »³³. Or, une telle conception de la guerre n'est possible que si les combattants se sentent moralement et politiquement concernés par les causes de la guerre. L'attachement des combattants pour la cause de la guerre est subjectivement considéré comme un signe de la supériorité de cette cause. Selon les soldats de la Révolution française, seule la Révolution de la liberté et de l'égalité est capable de produire l'attachement subjectif du soldat³⁴. En revanche, il est parfois difficilement concevable que leurs ennemis soient aussi motivés par une cause³⁵. Ainsi s'explique certainement l'emploi répété du terme de « brigands » pour désigner les insurgés, surtout dans l'Ouest contre-révolutionnaire³⁶.
- 10 Les descriptions données par les soldats allemands sont en contraste notable avec de telles appréciations. Il est intéressant de constater que les guérilleros espagnols et les cosaques russes sont presque toujours décrits avec respect et parfois même avec admiration³⁷. Ainsi Karl Franz von Holzinger, officier dans un contingent de la Confédération du Rhin, dit avoir été « furieux et indigné » à cause de la participation au combat des populations espagnoles, et justifie une « vengeance selon le droit de guerre en vigueur ». Or dit-il, « au fond du cœur nous étions admiratifs envers ces hommes », sans toutefois préciser si « nous » s'applique aux troupes françaises en général ou seulement aux contingents de la Confédération du Rhin³⁸. On peut donc constater une certaine perplexité chez ces soldats : ils n'adhèrent ni à la vue selon laquelle seules les armées françaises sont capables de produire un attachement honorable du soldat à la cause du combat, ni aux tentatives contemporaines de certains officiers allemands de « récupérer » cet enthousiasme à des fins nationales³⁹. D'une part, ils se montrent admiratifs envers ces combattants irréguliers mais, d'autre part, on doit constater que la « guerre nationale et populaire » (*Volkskrieg*) n'est presque jamais considérée comme un idéal à atteindre⁴⁰. Ce que ces hommes voient, c'est surtout une violence inouïe qui se déchaîne des deux côtés et cet exemple les rend certainement dubitatifs à l'égard des vertus de la guerre populaire.
- 11 Selon les mots d'un gouverneur russe que le capitaine Pepler fait figurer dans la description de sa captivité en Russie, les excès de violence ne sont imputables qu'à la colère d'un peuple qui a été attaqué sans motif⁴¹. Lossberg, en revanche, raconte qu'il a parfois exécuté l'ordre de fusiller les prisonniers de guerre russes⁴², et il justifie ses actes en arguant que les tueries de prisonniers sont la conséquence inévitable de la stratégie russe⁴³. On voit dans les sources des différences symptomatiques concernant les différents théâtres de guerre. Les mémoires de soldats ayant servi en Russie sont certes remplis de remarques sur la violence dont furent victimes leurs camarades de la part des partisans russes mais, contrairement à l'Espagne ou à l'Italie, on ne trouve pas de descriptions détaillées d'actes de violence extrême. En Europe du sud, celle-ci est souvent hautement ritualisée et prend des caractéristiques religieuses et sexuelles. Un cas de figure emblématique récurrent est la crucifixion du soldat français : on lui arrache le sexe et on

le lui met dans la bouche, on lui crève les yeux, on lui coupe le nez et les oreilles et on coule du plomb dans ses plaies⁴⁴. Une autre différence entre la Russie d'une part, l'Espagne et l'Italie de l'autre, est l'insistance sur l'élément religieux. On trouve certes des remarques sur la religiosité des paysans russes⁴⁵, mais le combat n'est pas décrit comme directement motivé par la religion. En Espagne et en Italie en revanche, les prêtres sont dépeints comme la force motrice du soulèvement populaire. Friedrich, ayant servi en Italie, raconte ainsi que « le clergé et les moines [étaient] nos plus grands ennemis puisqu'ils promett[aient] au peuple de souffrir cinquante ans de moins au purgatoire pour chaque membre d'un français et pour un ennemi tué l'absolution de tous les péchés ; mais l'âme de celui qui en a tué trois [allait] tout droit au ciel sans même passer par l'enfer »⁴⁶. Or ce fanatisme religieux des Calabrais n'aboutit qu'à un état d'anarchie ; en revanche, les Espagnols, ayant une longue tradition d'unité nationale, sont capables de convertir la motivation religieuse directement en haine nationale et « le sentiment religieux du peuple espagnol » a un « caractère vigoureusement national »⁴⁷.

- 12 Dans un tel contexte de « petite guerre à outrance », il est difficile d'éviter les débordements, et les autobiographies et lettres des soldats de la Révolution sont en effet remplies de scènes de pillages, vols, viols et meurtres de civils⁴⁸. On sait aussi que les autorités militaires elles-mêmes encourageaient parfois ces actes, permettant aux soldats de faire un bon butin. En ce qui concerne l'Allemagne, ceci posait concrètement un problème en Prusse orientale qui servait de base opérationnelle pour la Grande Armée avant la campagne de Russie. Les 300 000 soldats pillèrent impitoyablement la région⁴⁹ et un administrateur local compara les dégâts causés à ceux de la guerre de Trente Ans⁵⁰. Heinrich von Roos, qui participa à la campagne de Russie en tant que médecin, nous rapporte que les régiments stationnés en Prusse orientale reçurent l'ordre de s'équiper de fourrage pour 21 jours : « Cet ordre et son exécution rapide a tellement pillé les habitants de cette région qu'ils sentirent certainement la guerre avant même qu'elle fût déclenchée »⁵¹.
- 13 Le comte de Wedel, qui s'était enrôlé volontairement afin d'échapper à la conscription⁵² et qui participa lui aussi à la campagne de Russie, observe ainsi très judicieusement que les soldats des contingents allemands étaient obligés « de mener leur propre guerre, c'est-à-dire de mettre à sac et de piller des villages entiers ». Pour ce faire, ils « se regroupent eux-mêmes en bandes, élisent leur chefs, se logent dans les villages et les châteaux qu'ils gardent contre les Russes et les Français, devenus aussi bien leurs ennemis. Ces désordres, qui sont inséparables de la manière de faire la guerre, ont rapidement défait les liens de la discipline, réduit le nombre des combattants, ruiné les ressources du pays, exaspéré le peuple désespéré et provoqué sa résistance et souvent l'assassinat sauvage des prisonniers. [...] La plus stricte discipline militaire ne pouvait assurer l'ordre [...] car ce n'est possible que lorsque les besoins vitaux du soldat sont assurés de manière ordonnée par des distributions régulières »⁵³. Wedel met ainsi en parallèle les choix stratégiques français et les attitudes subjectives des soldats, déplorant que les premiers aient pour résultat d'affaiblir l'assise institutionnelle de la discipline militaire et de contribuer par là à une dé-civilisation du comportement des soldats. Dans la mesure où l'appareil militaire repose sur une cohérence hiérarchique, la fragmentation de la force armée en « bandes » marque en effet l'échec de l'organisation militaire en tant que telle. « L'amitié, l'amour, la pitié, la charité sont morts dans les cœurs et l'égoïsme le plus affreux pour la conservation de la vie, même aux dépens des camarades, ont pris la place. [...] Tous les liens de la discipline se sont défaits, les officiers n'ont plus d'ordres à donner, les soldats

n'écourent plus la voix de leurs chefs. [...] Or, il existe néanmoins une sorte d'esprit de corps : les camarades d'un régiment se défendent ensemble contre des soldats d'autres troupes qui rôdent et le besoin de protection mutuelle les tient unis »⁵⁴.

- 14 Les récits de la retraite de la Grande Armée en Russie en particulier sont remplis de descriptions d'une déroute non seulement militaire mais surtout « morale ». Les « liens de la subordination » rompus⁵⁵, des vols sont commis tous les jours, chacun tente de sauver sa propre vie, même aux dépens de ses camarades, et des querelles meurtrières éclatent à la moindre occasion, comme ce soldat du train qui fendit le crâne d'un de ces camarades à cause d'un morceau de pain⁵⁶. Or, ce n'est pas seulement la forme spécifiquement militaire de la sociabilité, à savoir la subordination hiérarchique, qui se défait. Les formes de médiation civile comme la monnaie perdent également leur importance : à l'approche de la Bérézina, il n'y plus de biens en circulation et le seul mode d'acquisition, c'est le vol⁵⁷. Les soldats font l'expérience de la disparition des institutions (l'armée) et des conventions sociales (l'argent). Elles sont remplacées par la formation de bandes qui se tiennent mutuellement en respect et assurent par là la survie de leurs membres. La structure interne de ces bandes se soustrait elle aussi à la hiérarchie militaire : l'autorité des officiers s'efface devant celle des chefs élus de ces bandes. Malheureusement les sources ne nous permettent pas de reconstruire de manière plus détaillée la « micro-politique » à l'intérieur de ces groupes.
- 15 Les nouvelles formes de sociabilité militaire et les nouvelles formes de combat inventées par la Révolution française aboutissent à une fragmentation des groupes et aux sentiments d'affiliation qui leur sont associés. Malgré le manque de sources, les témoignages que nous avons recueillis nous permettent d'affirmer en toute certitude que les soldats vivent ces expériences comme une perte de « civilisation ». Christian von Martens écrit ainsi dans son carnet de route, que lui et ses camarades de la campagne de Russie ne ressemblent « plus guère à ces gens civilisés ». De retour en Allemagne, des phantasmes de « gens brûlés, morts de froid ou mutilés » le hantent encore⁵⁸. Quant aux expériences subjectives, l'une des plus répandues est la dépression. Selon les lettres que l'officier Lossberg, originaire de Westphalie, écrit à sa femme, la neurasthénie (*Gemütskrankheit*) cause bien des morts, surtout parmi les gens les plus « cultivés et sensibles »⁵⁹. D'autres éprouvent une « saturation de la vie » et aspirent à se faire tuer au combat⁶⁰. De telles réactions n'ont rien de surprenant : à une époque qui met à l'ordre du jour le sens de l'appartenance à une nation et à une cause, ces soldats allemands, qui ont pour la plupart été envoyés sous les drapeaux français par leurs princes, sont sujets à un *double bind* à la fois national et politique. Ils sont appelés à se reconnaître dans le combat pour une cause sans avoir les moyens de le faire.

NOTES

1. Le rapport problématique à la nation des soldats allemands sous Napoléon a fait l'objet d'une communication au colloque de Trèves « *Militär und Gesellschaft in Herrschaftswechsels* » qui s'est tenu du 2 au 4 décembre 2005 et dont les actes sont en

- cours de publication. Sur la constitution d'ennemi national en France et en Allemagne voir l'ouvrage de Michael JEISMANN, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS, 1997.
2. Jean-Yves GUIOMAR, *L'invention de la guerre totale, XVIII^e-XX^e siècle*. Paris, Félin, 2004.
 3. L'expérience des soldats allemands sous les drapeaux français a été peu étudiée. On doit au lieutenant-colonel SAUZEY, *Les Allemands sous les Aigles françaises. Essai sur les Troupes de la Confédération du Rhin, 1806-1814*. vols. 1, 2, et 4 en rééd. (s.l.) Terana, 1987/88 une histoire des régiments allemands. Quand à l'historiographie plus récente, il convient de citer des travaux sur la conscription dans les territoires sur la rive gauche du Rhin, en particulier Roger DUFRAISSE, « Les populations de la rive gauche du Rhin et le service militaire à la fin de l'Ancien Régime et à l'époque révolutionnaire », dans : *Revue historique* 231 (1964), p. 103-140 ; Josef SMETS, « Von der Dorfidylle zur preußischen Nation. Sozialdisziplinierung der linksrheinischen Bevölkerung durch die Franzosen am Beispiel der allgemeinen Wehrpflicht (1802-1814) », dans : *Historische Zeitschrift* 262 (1996), p. 697-738. Je n'ai pas pu consulter la thèse de Julia Murkens, consacrée aux soldats bavarois pendant la campagne de Russie et soutenue à l'université de Tübingen en 2003 : *Thränen und Wehmut ist mein tägliches Brot. Bayerische Soldaten im Rußlandfeldzug 1812. Ihre Kriegserfahrungen und deren Umdeutung im 19. und 20. Jahrhundert*.
 4. Karl SCHEHL, *Mit der großen Armee 1812 von Krefeld nach Moskau*, Düsseldorf, Schwann, 1912, p. 35.
 5. SCHEHL, *op. cit.*, p. 5.
 6. Il est intéressant de constater des parallèles entre la propagande napoléonienne et ces remarques dans les lettres ou autobiographies. On sait en effet que la brochure intitulée *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte*, qui a parfois été attribuée à Lucien Bonaparte, compara Napoléon précisément avec Jules César. En ce qui concerne la propagande napoléonienne voir la publication électronique de Wayne HANLEY, *The Genesis of Napoleonic Propaganda, 1796-1799*, New York, 2002 sur www.gutenberg-e.org, ainsi que Annie JOURDAN, *Napoléon. Héros, imperator, mécène*, Paris, Aubier, 1998 et l'étude déjà ancienne de Robert B. HOLTMAN, *Napoleonic Propaganda*, 2^e éd. New York, Greenwood Press, 1969 (1^{er} éd. 1950).
 7. SAUZEY, *op. cit.*, t. 1, p. 15.
 8. Johann Konrad FRIEDRICH, *Abenteuer unter fremden Fahnen. Erinnerungen eines deutschen Offiziers im Dienste Napoleons*, Berlin, Brandenburgisches Verlagshaus, 1990, p. 28.
 9. *Id.*, *op. cit.*, p. 30.
 10. *Id.*, *op. cit.*, p. 80.
 11. Voir à ce sujet le *Testament militaire* de Frédéric II de Prusse dans : *Die Werke Friedrichs des Großen*. Hg. v. Gustav Berthold Volz, Berlin, Hobbings, 1913, Bd. 6, p. 233. Contre l'idée que les soldats puissent individuellement être porteurs d'honneur voir l'argumentation du caméraliste Johann Heinrich Gottlob von JUSTI, « Gedanken über die Mittel ein Kriegsherr tapfer und unüberwindlich zu machen », dans : *Gesammelte politische und Finanzschriften über wichtige Gegenstände der Staatskunst, der Kriegswissenschaften und des Cameral- und Finanzwesens*, Kopenhagen und Leipzig. Auf Kosten der Rothenschen buchhandlung, 1761-1764. Bd. 1 (1761), p. 555.
 12. Voir à ce sujet surtout les articles programmatiques du général prussien Gneisenau, en particulier « Freiheit der Rücken » (initialement publié dans le journal *Der Volksfreund* du 9 juillet 1808) et « Entwurf der Vorordnung über Abschaffung der Leibesstrafe vom 6.

April 1808 » dans GNEISENAU, *Ausgewählte militärische Schriften*. Hg. v. Gerhard Förster und Christa Gudzent, Berlin, Militärverlag der DDR, 1984, pp. 98 et 116-117.

13. Voir à ce sujet Pierre GIRARDON, *Lettres de Pierre Girardon, Officier barsuraboïso, pendant les guerres de la Révolution (1791-1799)*, éd. Louis Morin. Bar-sur-Aube, Lebois, 1898, p. 33 (lettre du 29 mars 1793) : « Vous ne saurez croire combien j'ai sabré de volontaires ».

14. « Il y eut de grands murmures dans la troupe, occasionnés par la brutalité de plusieurs officiers ». BRICARD, *Mémoires de soldat. Journal du Cannonier Bricard, 1792-1802*, Paris, Delagrave, 1891, p. 198.

15. Voir l'autobiographie de Bräker, l'une des rares sources provenant d'un simple soldat du XVIII^e siècle. Uli BRÄKER, *Le pauvre homme du Toggenbourg*, trad. fr. Lausanne, L'âge d'Homme, 1985, p. 134-135.

16. Heinrich von ROOS, *Mit Napoleon in Rußland*. Hg. v. Paul Holzhausen, Stuttgart, Lutz [1914], p. 182.

17. L'autobiographie que Jakob Klaus a écrite en 1815 est éditée dans Joachim KERMANN, *Pfälzer unter Napoleons Fahnen. Veteranen erinnern sich*, Neustadt, Historischer Verein, 1989, p. 88.

18. Il est intéressant de constater que les questions proprement militaires, c'est-à-dire stratégiques, tactiques et logistiques, ont été relativement peu traitées par l'historiographie récente. Ainsi l'étude monumentale d'Albert SOREL, *La Révolution française et l'Europe*, publiée entre 1885 et 1904, fait toujours autorité. D'autre part, on peut constater que les études les plus récentes sur ces questions proviennent pour une grande partie de la plume d'auteurs anglo-saxons. Voir surtout T. C. W. BLANING, *The French Revolutionary Wars, 1787-1802*, London, Arnold, 1996 et John A. LYNN, *The Bayonets of the Republic. Motivation and Tactics in the Army of Revolutionary France 1791-94*, 2nd ed. Boulder, Westview Press, 1996. Depuis les travaux toujours irremplaçables de Jean-Paul BERTAUD (voir en particulier *La révolution armée. Les citoyens-soldats et la Révolution française*, Paris, Laffont, 1979), la recherche française sur les guerres révolutionnaires s'est plutôt intéressée à des questions d'histoire sociale. Les recherches les plus récentes s'occupent davantage de problèmes politiques et idéologiques. Voir surtout les travaux d'Annie C RÉPIN, en particulier *La conscription en débat ou le triple apprentissage de la nation, de la citoyenneté, de la République (1798-1898)*, Arras, Artois Presses Université, 1998 et *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept ans à Verdun*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

19. Voir en particulier le rapport du ministre de la guerre Louis NARBONNE, *Rapport... sur l'état des frontières et de l'armée*, Paris, Du Pont, 1792. Voir aussi différents rapports contenus dans le recueil de sources édité par Eugène DEPRez, *Les volontaires nationaux (1791-1793) : étude sur la formation et l'organisation des bataillons d'après les archives communales et départementales*. Paris, Chapelot, 1908.

20. Voir Thomas HIPPLER, *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire en France et en Prusse*, Paris, PUF, 2006.

21. L'argumentation qui va le plus nettement dans ce sens se trouve chez Johann Friedrich von der DECKEN, *Betrachtungen über das Verhältnis des Kriegsstandes zu dem Zwecke der Staaten*, Osnabrück, Biblio Verlag, 1982 (1^{re} éd. 1800).

22. C'est l'argument de l'officier hanovrien Georg Heinrich von BERENHORST, *Betrachtungen über die Kriegskunst*, Osnabrück, Biblio Verlag, 1978 (rééd. de la 3^e édition de 1827).

23. Voir Reinhard HÖHN, *Revolution—Heer—Kriegsbild*, Darmstadt, Wittich, 1944, et Erich SCHNEIDER, « Das Bild der Französischen Revolutionsarmee (1792-1795) in der

zeitgenössischen Publizistik », dans : *Deutschland und die Französische Revolution*, Sous la direction de Jürgen VOSS, München-Zürich, Artemis, 1983, p. 201.

24. Carl von CLAUSEWITZ, *Vom Kriege*, Berlin, Vier Falken Verlag, 1940, p. 571.

25. Voir en dernier lieu Marc BELISSA, *Fraternité universelle et intérêt national (1713-1795). Les cosmopolitiques du droit des gens*, Paris, Kimé, 1998, en particulier la troisième partie de l'ouvrage, consacrée au « droit des gens et la guerre révolutionnaire ».

26. Le cas de figure paradigmatique est la « révolution brabançonne ». Voir BELISSA, *Fraternité... op. cit.*, p. 328-347.

27. Voir Emmanuel SIEYÈS, *Qu'est-ce que le Tiers État ?* Paris, PUF, 1982.

28. Un *Privatdozent* est un enseignant habilité à diriger des recherches mais sans poste fixe et donc sans rémunération autre que les frais de cours versés par les étudiants. Voir Alexander BUSCH, *Die Geschichte des Privatdozenten. Eine soziologische Studie zur großbetrieblichen Entwicklung der deutschen Universitäten*, Stuttgart, 1959.

29. LAUCKHARP, *Magister F. Ch. Lauckhards Leben und Schicksale von ihm selbst beschrieben: Deutsche und französische Kultur- und Sittenbilder aus dem 18. Jahrhundert*, Bearbeitet von Viktor Petersen, Stuttgart, Lutz, 1908, t. 2, p. 38.

30. FRIEDRICH, *op. cit.*, p. 147-148.

31. Voir Carl SCHMITT, *Der Nomos der Erde im Völkerrecht des Jus Publicum Europaeum*, 3e éd. Berlin, Duncker & Humblot, 1988, p. 170.

32. Christoph Martin WIELAND, *Ueber Krieg und Frieden, Geschrieben im Brachmonat 1794*, dans : *Sämtliche Werke*, Bd. 29. Leipzig 1797, p. 496-497.

33. « [...] eine Parteygängerei im Großen », Werner HAHLWEG, *Preußische Reformzeit und revolutionärer Krieg (= Wehrwissenschaftliche Rundschau Beiheft 18)*, Berlin-Frankfurt/Main, Mittler & Sohn, 1962, p. 14. Voir à ce sujet l'ouvrage de Martin RINK, *Vom « Partheygänger » zum Partisanen. Die Konzeption des kleinen Krieges in Preußen, 1740-1813*, Peter Lang, Francfort et al., 1999.

34. Pour citer quelques exemples parmi beaucoup d'autres : « Tous les efforts du despotisme – dit l'un d'entre eux – sont nuls quand ils sont dirigés contre un peuple qui a rompu ses fers », « Le carnet de route du sergent Petitbon sur la campagne d'Italie 1796-1797 », éd. Jacques Godechot, *Rivista italiana di studi Napoleonici*, 1978, n° 2, anno XV (nuova serie), p. 26 ; « Léopold, tyran plus adroit que ses semblables, a vu avec étonnement nos frontières se couvrir d'une multitude innombrable de bras armés pour les défendre. Il a vu avec effroi que les satellites du despotisme se métamorphosaient en soldats de la liberté ». Mony-Baudot, « capitaine de la société des amis de la constitution de Bar-sur-Aube » dans une lettre du 20 octobre 1791, dans : *Lettres de volontaires républicains (1791-1794)*, éd. Eugène Maury, Troyes, Arbouin, 1901, p. 7.

35. Ainsi, le soldat Alexandre Moullé écrit en 1813 à sa famille : « on dit aussi que toute la jeunesse de la Prusse se lève en masse contre les Français aux cris de vive la Liberté : je ne crois pas à tous ces bruits ». SHD Armée de terre, AG T 457, Correspondance d'Alexandre Moullé, lettre du 30 septembre 1813.

36. « Que les Citoyens marchent en masse sur les hordes de brigands et ils disparaîtront bientôt de dessus la surface de la terre de la Liberté », SHD Armée de terre, M.R. 1160 « Offroy Montbrun, Plan de Campagne ou moyens de marcher en masse sur les ennemis de la République avec sûreté et facilité [s.d. mais antérieur au 30 août 1793] », p. 2. Le soldat Marquant parle des « ennemis de la patrie, d'une horde de brigands, qui, sous l'habit de gardes nationales, allumeraient à leur gré la guerre civile », *Carnet d'étapes du dragon*

Marquant : Démarches et actions de l'armée du centre pendant la campagne de 1792, éd. G. Vallée et G. Pariset, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1898, p. 45.

37. Il faut toutefois noter qu'en Russie, les autobiographes font souvent une distinction entre les cosaques et les paysans armés. Les premiers sont chevaleresques, tandis que les derniers « assassinent » sauvagement les soldats français. Voir ROOS, *op. cit.* p. 158. Plus tard dans son texte, il exprime toutefois son admiration envers les paysans armés pour lesquels il emploie le terme de « Landwehr » (p. 201). Carl Anton Wilhelm von WEDEL, *Geschichte eines Offiziers im Kriege gegen Rußland 1812, in russischer Gefangenschaft 1813 bis 1814, im Feldzuge gegen Napoleon 1815*, Berlin, Asher & Co., 1897, p. 132 décrit lui aussi les cosaques comme moins cruels que « le français cultivé ou l'allemand ». Une autre appréciation se trouve chez Friedrich PEPLER, *Schilderung meiner Gefangenschaft in Rußland vom Jahre 1812 bis 1814*, s.l. Kranzbühler, 1831, p. 14-21, qui dépeint les cosaques comme cruels envers les prisonniers de guerre.

38. Karl Franz von HOLZING, *Unter Napoleon in Spanien. Denkwürdigkeiten eines badischen Rheinbundoffiziers (1787-1839)*, Aus alten Papieren herausgegeben von Max Dufner-Greif, Berlin, Hugo, 1936, p. 76.

39. En premier lieu il faut penser aux conceptions du *Volkskrieg* des généraux Scharnhorst, Gneisenau et Clausewitz. Voir SCHARNHORST, « Denkschrift an Hardenberg über den Volkskrieg » (avril 1813), dans : *Ausgewählte Schriften*, Hg. v. Ursula von Gersdorff (= *Bibliotheca Rerum Militarium XLIX*), Osnabrück, Biblio Verlag, 1983, p. 493 et « Organisation einer Anstalt, um das Volk zur Insurrection vorzubereiten und im eintretenden Fall zu bestimmen », dans : *Die Reorganisation des Preußischen Staates unter Stein und Hardenberg. Zweiter Teil : Das Preußische Heer vom Tilsiter Frieden bis zur Befreiung 1807-1814. Band 1*. Hg. v. Rudolf Vaupel, (= *Publikationen aus den Preußischen Staatsarchiven 94*), Leipzig, Hirzel, 1938, p. 555-557. De GNEISENAU voir « Denkschrift des Oberstleutnant Neidhardt von Gneisenau » (août 1808), dans : *ibid.* p. 549 et de CLAUSEWITZ « Les manifestes de 1812 », dans : CLAUSEWITZ, *De la révolution à la restauration. Écrits et lettres*, Trad. fr. Marie-Louise Steinhauser, Paris, Gallimard, 1976, p. 273-307.

40. L'un des rares contre-exemples est le major Grolman, membre de la « Commission de Réorganisation Militaire » en Prusse après 1807, qui décrit, dans une lettre à Gneisenau datée de 1810, les avantages de la tactique espagnole. Voir *Von Valmy bis Leipzig. Quellen und Dokumente zur Geschichte der preußischen Heeresreform*. Hg. v. Georg Eckert, Hannover-Frankfurt, Norddeutsche Verlagsanstalt O. Goedel, 1955, en particulier p. 163-181.

41. PEPLER, *op. cit.*, p. 127.

42. Sur les tueries des prisonniers de guerre en Russie voir aussi ROOS, *op. cit.*, p. 144.

43. LOSSBERG, *op. cit.*, p. 106-112. Selon lui, il a lui-même reçu l'ordre de faire fusiller les prisonniers de guerre et a toutefois essayé de ne pas l'exécuter dans la mesure du possible. On peut donc constater une tension intéressante entre le régulier et l'irrégulier dans la manière de faire la guerre. Conscient qu'il est répréhensible de tuer les prisonniers de guerre, il se défend avec l'argument que c'est la stratégie russe qui a introduit l'élément irrégulier dans cette guerre.

44. Voir FRIEDRICH, *op. cit.*, p. 154, KERMANN, *op. cit.*, p. 98, HOLZING, *op. cit.*, p. 77.

45. Voir PEPLER, *op. cit.*, p. 108.

46. FRIEDRICH, *op. cit.*, p. 149.

47. HOLZING, *op. cit.*, p. 174.

48. Voir Thomas HIPPLER, « Service militaire et intégration nationale pendant la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 329 (2003), p. 1-16.

49. Friedrich GIESSE, *Kassel—Moskau—Küstrin 1812-1813. Tagebuch während des russischen Feldzuges*. Hg. v. Karl Giesse, Leipzig, Deutsche Buchhandlung, 1912, p. 92.
50. Bernd von MÜNCHOW-POHL, *Zwischen Reform und Krieg. Untersuchungen zur Bewußtseinslage in Preußen 1809-1812*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987, p. 352-64.
51. ROOS, *op. cit.*, p. 16.
52. Dans son autobiographie, il cite une lettre écrite par son père et datée du 10 septembre 1812 qui s'exprime ainsi au sujet de son fils : « Je ne l'avais pas destiné au service militaire ; or les révolutions de tout un continent qui faisaient de notre patrie une partie de l'Empire, m'ont emporté et lui avec moi. Dans cet État tout doit être soldat, et s'il n'était pas devenu garde d'honneur et donc officier, il aurait été obligé de suivre le même appel en tant que conscrit ordinaire ». WEDEL, *op. cit.*, p. 237.
53. WEDEL, *op. cit.*, p. 54.
54. *Id.*, *op. cit.*, p. 122-124.
55. Voir aussi les description du capitaine hessois Friedrich PEPPLER, *op. cit.*, surtout p. 9-11.
56. ROOS, *op. cit.*, p. 154-155.
57. *Id.*, *op. cit.*, p. 158 et suivantes.
58. Christian von MARTENS, *Vor fünfzig Jahren : Tagebuch meines Feldzuges in Rußland 1812*, Stuttgart-Oehringen, Schaber, 1862, p. 237-238.
59. LOSSBERG, *Briefe in die Heimat geschrieben während des Feldzugs 1812 in Rußland*, Leipzig, Wigand, 1910, p. 137.
60. ROOS, *op. cit.*, p. 110.

RÉSUMÉS

La fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle sont considérés comme période de formation des nationalismes modernes et la nationalisation des forces armées, notamment à travers une institution comme le service militaire, est l'un des traits les plus marquants de l'histoire militaire de cette époque. Toutefois, une partie importante des soldats dans l'armée napoléonienne étaient des étrangers. L'article analyse les attitudes des soldats allemands dans la Grande Armée, notamment à partir de leurs autobiographies. Ces hommes sont impressionnés par les formes de discipline et de sociabilité militaires « républicaines », qui font un contraste marqué avec l'image prévalente de l'« État militaire » dans leur pays d'origine. L'article établit un parallèle entre ce « micro-républicanisme » et les choix stratégiques, et décrit comment la déroute militaire, notamment en Russie, a contribué à transformer cette forme de sociabilité militaire en expérience de dé-civilisation.

German soldiers in Napoleon's army according to ego-documents : micro-republicanism and de-civilisation. The end of the eighteenth and the early nineteenth centuries are considered as the period during which modern nationalisms were shaped. The nationalisation of the armed forces - chiefly through an institution of compulsory military service - is one of the major characteristics of the era. However, a significant number of the soldiers in Napoleon's army were foreigners. This paper considers the attitudes of German soldiers in the Grande Armée, as they

were expressed in ego-documents. These men were influenced by forms of military sociability and discipline that contrasted with the prevalent image of the «military estate» in their home country. The article establishes a parallel between this «micro-republicanism» and strategic choices and analyses how the military defeat in Russia and elsewhere, contributed to transforming these forms of military sociability into an experience of de-civilisation.

INDEX

Mots-clés : nationalisme, républicanisme, soldats allemands, brutalisation, stratégie militaire

AUTEUR

THOMAS HIPPLER

Emmy-Noether-Programm (Deutsche Forschungsgemeinschaft)
Oxford Leverhulme Programme on the Changing Character of War
University of Oxford
Department of Politics and International Relations
Manor Road
UK — Oxford OX1 3UQ
thomas.hippler@politics.ox.ac.uk